

Hédi Bouraoui. *Sept portes pour une brûlance.* Ottawa : Editions du Vermillon, 2005.

Roman? récit? Ni l'un, ni l'autre, peut-être. Ce dernier texte de Hédi Bouraoui, désigné « roman » est surtout une suite de fragments hétéroclites – lettres surtout, mais aussi citations, poèmes, aphorismes, etc. Du début à la fin, une longue cantilène, une femme confesse son désir obsessionnel, caché, illégitime, pour un homme et elle déploie tous les détails de leurs rencontres, ses hésitations, ses envolées lyriques, les tourments de l'absence et de l'attente. A travers ces fragments, la femme met à nu sa passion, sa « brûlance », et le désarroi de son esprit, confié à la page blanche, et au lecteur, comme à un confident, à un confesseur ou à un psychiatre. L'espace est donc tout intérieur, excepté quelques allusions indécises, furtives, au monde extérieur. Les autres n'existent pas dans cette obsession, dans cette « occupation » de l'être par un homme, dirait Annie Ernaux. Seul cet homme existe, sa raison d'être et de n'être pas. Le caractère fragmenté de la narration et de la composition de ce texte reflète aussi celui de la femme, parcellée, en miettes. La femme ici se décompose et se dilue comme ses soeurs, les femmes protagonistes des deux romans précédents, *La Composée* (2001) et *La Femme d'entre les lignes* (2002). Elle est désir et désirée à la fois, à la fois auteure et écriture, esprit et produit intellectuel.

Dans son ouverture, l'auteur, le narrataire, fait une tentative d'établir un cadre temporel et spatial, de donner un contexte compréhensible et réaliste, qui explique la narration fragmentée qui suit. Pour accomplir ceci, il a recours au lieu commun narratologique, celui d'une rencontre fortuite. Par hasard, il reçoit d'un inconnu une gerbe de textes disparates qu'il garde dans le coffre de sa voiture, écrits par une femme, peut-être son amante. Dans ce préambule, il y a une confusion de lieux et de références temporelles. Le lecteur s'y perd. Mais, s'il est familier du roman de Bouraoui, il reconnaît tout de suite son style recherché et son langage riche en métaphore « flamboyantes », comme dans cette phrase : « J'avais l'impression que nos peaux méditerranéennes se renvoyaient des poèmes touffus, caressant le tréfonds de nos âmes ». (p. 7) Le lecteur est introduit dans un milieu exclusif de gens qui bavardent poésie, qui ont de l'esprit et des goûts peu communs, qui analysent, s'analysent et sont analysés!

La femme, auteur des lettres, a ces mêmes traits. Son « histoire d'amour » sans action, entièrement intériorisée, axée sur la pathologie de la « brûlance », et les « sept portes », comme celles de la Jérusalem antique, qui mènent à une terre promise, à la cité de la passion, n'est pas sans intérêt

mais ce texte ne se lit pas facilement, ni avec plaisir. Comment lire, recevoir, autrement un texte conçu pour des personnes « intellectuellement curieuses », celles fréquentées par le narrataire qui se nomme « cueilleur de mots » ?

On peut considérer ce « roman d'amour » comme le troisième tome d'une sorte de trilogie d'écrits romancés, trilogie formée avec les deux autres romans précédents *La Femme d'entre les lignes* et *La Composée*. Dans ces textes, tout en y étant au centre, la femme est réifiée et fragmentée : transformée en matière verbale, malléable, altérable, elle est enfin, le texte fini, abolie, rejetée comme chose qui a servie la « jouissance » et l'écriture. Enfin, ce texte s'inscrit dans une tradition d'écrits d'amour exemplifiés dans le passé par les oeuvres des troubadours et sonnettistes et, dans une époque plus contemporaine, par des romanciers, comme André Maurois dans *Lettres à l'inconnue* et Annie Ernaux dans *L'Occupation*.

Sergio Villani
Université York



MARTINE LAMY